

« C'est un bien que l'emploi meure »

Pour retrouver un rôle dans l'histoire et sortir de la déprime, l'Europe doit changer de paradigme. Cela passe par l'allocation universelle, plaide Raphaël Liogier.

From declinism to hope: debating our future.» Du déclin à l'espoir, débattre de notre avenir : c'est le thème du colloque organisé par *Le Soir* et la fondation P&V mardi prochain au Markten à Bruxelles. Comment sortir de la spirale négative dans laquelle sont entraînées les sociétés européennes ? Pour le sociologue et philosophe français Raphaël Liogier, les Européens ont une « blessure narcissique » : ils ne se voient plus comme le centre du monde. Pour la penser, ils doivent proposer un nouveau paradigme économique et social, qui passe par l'instauration d'une allocation universelle et la fin de la quête « ridicule » du plein-emploi.

Cette idée du déclin de l'Europe, voire de l'Occident, est-ce de l'autoflagellation, une sorte d'état dépressif ou une réalité concrète ?

C'est du concret. Et c'est le déclin de l'Europe, pas de l'Occident. Au contraire même, c'est la victoire de l'occidentalisation à l'échelle de la planète. Et justement, les Européens, qui sont à l'origine de la globalisation, se sentent dépossédés, dépassés par leur création. Ce déclin est intervenu en trois phases. Un : le déclin militaire suite à la guerre de 14-18. Deux : le déclin économique suite aux accords de Bretton Woods, à la fin de la guerre 39-45, qui humilient doublement l'Europe parce qu'ils consacrent le dollar comme monnaie mondiale et qu'ils octroient via le plan Marshall une aide à la reconstruction de l'Europe qui est libellée en dollars. Mais l'Europe va continuer à se raconter qu'elle est au centre du monde. Trois : c'est ce qu'on vit aujourd'hui, à savoir une perte de centralité symbolique. Les Européens eux-mêmes ne se considèrent plus comme le centre du monde. L'un des événements charnières ouvrant cette phase, c'est l'intervention américaine en Irak en 2003. Pour la première fois, les Américains ne demandent pas leur avis aux Européens pour y aller. Et c'est également à cette période que l'Europe se vit comme attaquée par la mondialisation, l'islam, etc., alors qu'ils sont mieux armés pour s'y insérer que de nombreux autres peuples.

Comment expliquer ce paradoxe ? L'Europe a traversé d'autres époques, autrement plus périlleuses et violentes... Les Européens ont une blessure narcissique. Elle se traduit par

la paranoïa, c'est-à-dire une peur qui suppose l'intentionnalité maligne de l'Autre. Le paranoïaque croit que tout le monde ne pense qu'à lui. Exemple, prenez une femme qui porte le voile : il n'imaginera pas que ces personnes sont autant voire davantage visées par Daesh. Sur le listing des gens à abattre de Daesh, il y a beaucoup plus de musulmans que d'Occidentaux. On y trouve notamment des théologiens. Mais pas Manuel Valls, par exemple, parce qu'il est l'allié de Daesh, il fait leur marketing dès lors qu'il est dans l'idéologie de la guerre de civilisations, dans la théorie de l'encerclement. C'est exactement ce que Daesh veut qu'on pense. Tandis que ceux qui, à l'intérieur même de l'islam, remettent en cause cette vision des choses constituent un vrai risque pour Daesh.

Pour vous, il n'y a pas de choc des civilisations. Expliquez. Des civilisations n'existent que quand elles se font face et se méconnaissent. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas, les échanges économiques et culturels sont nombreux. Il n'y a plus qu'une civilisation.

Les frontières existent malgré tout. L'Union européenne tente

de contenir derrière un mur l'arrivée de réfugiés, par exemple.

Cette réaction montre que les Européens se font croire à eux-mêmes qu'il y a une guerre de civilisations. Mais cette réaction négative est surtout la preuve qu'on ne supporte pas qu'il n'y ait désormais qu'une civilisation. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas une multitude complexe d'identités. Via internet, il y a une circulation massive à la fois des désirs... et des frustrations. Au lieu de se plaindre, les

« Le problème de l'allocation universelle, c'est un peu celui des avantages sociaux. Cela pose la question de la nationalité, de la citoyenneté »

Européens devraient réaliser que l'Europe est encore le premier PIB du monde, devant les Etats-Unis et que qu'ils ont constitué une culture commune, au-delà même des aspects linguistiques. Leur blessure narcissique leur masque leur intérêt : constituer une véritable fédération européenne. Au lieu de cela, on constate un retour vers les nationalismes, voire un national-régionalisme.

L'idée d'un « village global » n'est pas neuve, mais les nouvelles technologies ont accentué cela.

Elles ont tout changé. Un exemple économique : la publicité est condamnée, c'est fini. La société de consommation de masse n'existe quasiment plus. Pourquoi ? Une marque paie pour avoir un panneau publicitaire visible par une foule. Sauf qu'aujourd'hui, avec internet, les gens préfèrent se référer aux notations que les autres utilisateurs d'un produit ont émises.

Cette révolution industrielle, contrairement aux autres, ne créera pas d'emploi, mais en détruira, estime par exemple Bernard Stiegler. Vous êtes d'accord avec cela ?

Je suis d'accord avec lui sur le

fuit que les nouvelles technologies ne créeront pas d'emploi. Par contre, pour moi, que l'emploi meure est un bien. La notion d'emploi est l'une des plus nulles du XX^e siècle. On parle de « bassins d'emplois » comme si c'était un minéral, on dit « il faut sauver l'emploi » comme s'il fallait sauver le soldat Ryan, mais il n'y a rien à sauver ! Quand on dit qu'on « crée de l'emploi », on est tombé sur la tête ! Si aujourd'hui des gens souffrent, c'est parce qu'on essaye de maintenir artificiellement un système qui n'en a plus besoin. L'important, ce n'est pas l'emploi. C'est de produire une richesse, dans la concertation. Et ensuite que chacun ait plus que le minimum vital.

Que faire, dès lors, pour éradiquer les peurs et donner de l'espoir ?

L'Europe, parce qu'elle a les infrastructures économiques, pourrait être le seul endroit au monde qui pourrait expérimenter à une échelle inédite, une nouvelle forme de relance économique qui ne consisterait plus à chercher le plein-emploi. Car il s'agit d'un objectif ridicule qui n'est pas atteignable : les technosciences, les robots produisent aujourd'hui plus et mieux que les humains. Or,

l'Europe est à l'avant-garde de cela. Dans ce contexte, elle doit établir une allocation universelle de base de haut niveau, qui serait indexée sur le PIB. Cela voudrait dire la fin du contrat de travail. Et la fin de l'impôt sur le revenu au profit d'un impôt progressif sur le capital qui servirait à financer ce revenu universel. Il s'agirait d'une mesure à la fois sociale et libérale. Les entreprises seraient contentes parce que la flexibilité serait totale, et les travailleurs seraient assurés d'un revenu

minimal. Cela leur libère du temps, le travail n'est plus obligatoire, les gens œuvrent, créent, se forment. On entre alors dans un autre type de société. Cela irait à l'encontre de toutes les politiques mises en place aujourd'hui, qui sont indexées sur l'angoisse de l'encerclement et tendent à un protectionnisme culturel et prolongent un protectionnisme économique ridicule dès lors que l'interdépendance avec le reste du monde est aussi forte.

Imaginons que cette allocation universelle soit décidée, l'Europe attirerait encore davantage de candidats à l'immigration. Or, il s'agit déjà d'une question qu'elle peine à gérer... C'est vrai que le problème de l'allocation universelle, c'est un peu celui des avantages sociaux. Cela pose la question de la nationalité, de la citoyenneté. Les modalités d'accès sont à discuter. Peut-être qu'il faut commencer par un groupe restreint de pays pour mettre en place des projets sérieux avec des visées puissantes, plutôt que de diluer l'Europe.

Il faut faire de l'Europe une locomotive économique, sociale et culturelle qui soit un nouveau paradigme à l'échelle planétaire. C'est la seule manière de faire en sorte que les Européens soient à nouveau fiers de l'être et qu'ils ne s'embrent pas dans l'angoisse et une sorte de nostalgie, de quête éperdue et perdue d'avance de leur identité passée.

Propos recueillis par CORENTIN DI PRIMA

